L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 21 JUILLET 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 21 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

L'état des esprits en Angleterre.

Il n'y a pas à s'illusionner sur l'état des esprits en Angleterre. Le corps électoral, que l'on croyait tant imprégné de libéralisme, vient de se jeter dans les bras des conservateurs et de tourner brutalement le dos aux libéraux de toutes nuances. Pour ces derniers, c'est plus qu'une défaite ordinaire; c'est un désastre, un écrasement. Pour le vénérable M. Gladstone, surtout, c'est un véritable Panama politique et ses derniers jours en seront assurément attristés et humiliés.

A vrai dire, il s'y est un peu exposé. Quand on se fait non seulement l'initiateur, mais le chef dirigeant, le champion, le protagoniste d'un mouvement aussi radical que le sien—car il était hardi, son programme: suffrage universel, abolition du vote multiple, abolition des privilèges de certaines églises, réforme de la Pairie—il faut savoir aller jusqu'au bout et ne reculer devant aucun moyen pour arriver à son but. Le jour, par exemple, où, s'appuyant, dans les Communes, sur une majorité qu'il avait conquise à la force du poignet, il réclamait l'établissement du Home Rule, il savait bien qu'il rencontrerait dans la Chambre des Lords une résistance opiniâtre. Il se mettait donc, de gaieté de cœur, dans l'obligation de vaincre cette résistance ou de succomber. Il n'a pas osé commencer l'agitation contre la Chambre des Pairs et la pousser à fond. S'il en avait eu le courage, il eut plus que probablement réussi. Mais M. Gladstone a tous les instincts, tous les élans d'un progressiste, avec les habitudes et les mœurs d'un conservateur. Respectueux jusqu'à l'excès de ce qui existe, il n'a ni osé, ni voulu engager la lutte à fond, par peur des conséquences. C'est peut-être là le fait d'un honnête homme; ce n'est certainement pas le fait d'un politique. Est-il étonnant que le voyant manquer d'énergie et de logique, les populations l'aient abandonné ?

Ajoutez à cela les maladresses, les tergiversations de son successeur qui, membre lui-même de la Chambre Haute ne pouvait décemment tirer brutalement sur ses troupes.

De là, le découragement des électeurs, puis leur manque de confiance, et enfin leur dégoût pour un cabinet libéral qui n'avait ni le pouvoir ni le courage de faire passer la moindre de ses mesures.

A cette raison toute de circonstance, il faut en ajouter une plus générale et qui a dû exercer une action toute puissante sur l'opinion.

L'esprit public anglais est peut-être le plus modéré, le plus pondéré qu'il y ait au monde. Il n'a aucun des élans révolutionnaires que l'on rencontre, à droite et à gauche, sur le continent européen. Il est toujours resté conservateur, non seulement par instinct, mais aussi et surtout à cause de l'étonnante habileté avec laquelle l'aristocratie a su, de tout temps, le manier, le manipuler, le diriger.

Derrière les mesures libérales qu'on lui proposait, il a vu autre chose qui lui a paru menaçant ; il a vu les progrès incessants du socialisme qui, à ses yeux, n'est que la suite, la conséquence, le prolongement du libéralisme, et il a lâché brusquement ce dernier. C'est là, qu'on le croie bien, une des causes prépondérantes du lamentable désastre des libéraux actuels. Ils s'en relèveront sans doute, mais après combien d'années !

M. EUSTIS.

Nous lisons dans le *Temps* :

M. Eustis n'a jamais tenu le langage qui lui a été prêté; il ne s'est entretenu avec aucun de nos confrères ni de l'insurrection cubaine, ni de l'annexion éventuelle du Canada.

Il nous en a donné lui-même l'assurance, paraissant très peu ému de l'incident, mais tout de même un peu surpris d'avoir été interviewé sans le savoir, si habitué soit-il à ces mésaventures :

—Oh ! vous savez, cela n'a pas d'importance; c'est très commun aux Etats-Unis. En une semaine, je fus interviewé neuf fois par des journalistes, très gentils, je suppose, mais que je n'avais jamais vus.

Un jour, nous tenions au Sénat une séance secrète; un rédacteur du *New York Herald* me fait passer sa carte à trois reprises; comme je savais bien ce qu'il me voulait, je ne me dérange pas. A la sortie, mon homme vient à moi; j'étais avec un collègue.

—Je vous ai attendu pendant quatre heures, monsieur Eustis.

—Désespéré, cher monsieur, que vous m'ayez attendu si longtemps, mais vous avez perdu quatre heures, je n'ai rien à vous dire.

Ce fut tout. Le rédacteur partit. Je dis à mon collègue: "Vous voyez ce garçon, il s'en va furieux. Lisez demain le *New York Herald*, il y aura une entrevue de moi."

Cela ne manqua pas; il y avait une colonne et demie : *By special wire*.

Pour ce qui est de l'entrevue du *Figaro*, vous connaissez M. Gaston Routier ? Pour moi, je ne l'ai jamais vu ; j'ignorais encore, hier matin, qu'il y eût au monde quelqu'un portant ce nom-là et je suis bien sûr qu'il n'est jamais venu ici. D'ailleurs, son article est bien fait, c'est bien écrit; oh ! je me suis amusé beaucoup à le lire, mais je n'ai jamais donné à l'auteur ni à quiconque l'autorisation de publier mon opinion sur aucune des questions qui y sont exposées, ni sur aucune autre question de politique. Je n'ai jamais parlé de cela à aucun journaliste. Tout cela est insignifiant, insignifiant. Mais cela m'aura procuré l'occasion de faire votre connaissance.

Nous avons demandé à M. Eustis, au cours de l'entretien, ce qu'il pensait du vote émis par la Chambre, sur la proposition de M. Barodet, pour engager le gouvernement à ouvrir des négociations avec la République des Etats-Unis en vue d'un traité d'arbitrage permanent. M. Eustis nous a répondu qu'il avait aussitôt câblé à son gouvernement le vote de cette motion et qu'il ne doutait pas qu'elle ne produisît le meilleur effet sur l'esprit de ses concitoyens.

LA MODE.

A côté de l'hortensia, la fleur à la mode, en voici une autre également très en vogue. C'est la grosse pivoine rouge, très décorative (un peu trop peut-être) qui se pose par trois sur les chapeaux genre capote, l'une en haut et deux de chaque côté, derrière les oreilles. Sur les chapeaux un peu enlevés, pour les bains de mer, rien de mieux qu'un chapeau rond en crin noir, garni de plumes noires, retenues au pied par une ou deux grosses pivoines. De côté en dessous, un cache peigne, même ornement de pivoines. Un chapeau de ce genre va avec toutes les robes et coiffe les brunes comme les blondes.

Nous devons signaler le changement qui s'est produit brusquement dans la façon des chemisettes. Plus de plastrons empesés, plus de chemisettes d'homme, mais de la mousseline plissée à petits plis cousus, coupée par des entre-deux de Valenciennes ou de fine broderie. En un mot, ce qu'on appelait autrefois une guimpe, avec un poignet droit et de chaque côté un petit coin simulant les deux pointes d'un col rabattu. Ce petit triangle est très garni de dentelle et d'entre-deux. Avec les complets de piqué ces guimpes font un effet très sobre quoique demi-habillé. Le piqué est le tissu à la mode. On l'emploie non seulement pour les robes des mamans, mais aussi pour les garçons, en blouses avec col rond assorti. Ces blouses, blanches, se portent avec des pantalons de couleur. La cheviotte beige un peu soutenue, est particulièrement jolie avec le piqué blanc, sans parler du bleu classique et du bleu bluet très jolis comme pantalons de flannelle bourrue, pour garçonnets et blouses pour fillettes. Ce même bleu bluet est presque devenu un uniforme, car il est peu de femmes qui ne possèdent dans leur garde robe une robe de crépon bleu bluet. Comme tissu pour porter constamment et facilement le crépon tient bon et sera à la mode pendant tout l'été et tout l'automne.

Depuis un mois environ le succès de l'alpaga a dépassé toutes nos prévisions. C'est une véritable folie. On en fait des complets en gros mohaire noirs gros grain, qui se portent ouverts sur l'inévitable chemisette de mousseline.

On en fait des robes habillées, charmantes dans les nuances douces, terre cuite, vieux rose, gris souris, gris beige, etc. Ces alpagas de couleurs sont beaucoup plus fins que les mohairs et les alpagas connus. C'est un nouveau tissage ayant la finesse, la souplesse et le brillant d'une belle soierie. La dentelle écrue, bise et Isigny, fait un ornement très approprié à cette jolie étoffe.

Pour robe habillée d'été les taffetas glacés sont plus que jamais en faveur. Les demoiselles d'honneur des derniers grands mariages en savent quelque chose, puisque les couturières inventent pour elles des combinaisons idéales. Les petites filles sont aussi habillées de taffetas glacé et changeant pour les mariages avec la jupe unie et le corsage blouse recouvert d'un large volant en col ou simplement un de ces larges cols en dentelle aux couleurs cordonnés qui se vendent partout. Comme ornement de toilette de ville, très habillée, convenant bien à une demoiselle d'honneur, nous signalerons le boa de fleur composé d'une guirlande très touffue, et de nœuds de ruban passant derrière le cou pour venir encadrer le corsage sur les côtés et mourir à la taille dans la ceinture du ruban. Cette garniture est fraîche et fort distinguée.

Genève et le testament du duc de Brunswick.

Les millions du duc de Brunswick, ses diamants, ses perruques, sont passés à l'état de légendes. La génération actuelle a un peu oublié tout cela, mais il y a quelque vingt-cinq ans, on chroniquait hebdomadairement, sur l'hôtel de la rue Beaujon, et les badauds s'arrêtaient devant ses cinq portes cochères peintes en rouge. On racontait des légendes bizarres sur la chambre à coucher du vieux prince détrôné, dont les murs, le plafond et le parquet étaient en fer; sur le coffre-fort suspendu par quatre chaînes au-dessus d'un puits, où il pouvait s'enfoncer à la moindre alerte, coffre-fort qui contenait les millions et les diamants fameux.

Des anecdotes couraient sans fin, sur les précautions bizarres que le duc prenait pour ne pas mourir empoisonné, et sur son caractère bourru, qui l'incitait parfois à des boutades d'assez mauvais goût.

Un jour, à une soirée donnée au Louvre par M. de Nieuwerkerke, comme des dames l'entouraient, admirant les diamants dont était orné son habit de cour.

—Ah ! mesdames, s'écria-t-il, si vous aimez tant les diamants, je puis vous en montrer beaucoup d'autres; j'en ai même à mon caleçon.

Cet original avait fait faire trente têtes en bois à son image, et, sur chacune, il y avait une perruque de forme et de couleur différentes; chaque matin il choisissait celle qu'il devait porter dans la journée. De sorte qu'un des étonnements du public était de voir chaque jour le duc avec des cheveux de couleur variée.

Au moment de la guerre il quitta Paris et vint habiter à Genève tour à tour les principaux hôtels meublé. C'est là qu'il est mort en 1873, et l'on connaît l'histoire de son testament au profit de la Rome protestante. Depuis dix ans, les gazettes des tribunaux n'ont cessé de raconter les interminables procès auxquels sa succession a donné lieu.

Or, voici qu'un arrêt de la cour de cassation vient de déclarer que le vieux prince était domicilié à Paris, et non à Genève, et que par conséquent sa succession s'est ouverte sous l'empire de la loi française. La question devient intéressante, car cet arrêt assure aux héritiers de la fille que le duc avait eue d'un mariage morganatique la part intangible que la loi française accorde aux enfants, quelle que soit la valeur que les tribunaux reconnaitront par la suite au testament du duc.

PETITES NOUVELLES.

Le cinquantième anniversaire de l'entrée de M. le baron de Mohrenheim dans la carrière diplomatique, qui tombe le 13 août prochain, sera l'occasion d'une manifestation très flatteuse pour l'ambassadeur de Russie en France.

S. M. l'empereur Nicolas II se propose d'envoyer à l'éminent diplomate le grand cordon de l'ordre de Saint-André, avec la plaque enrichie de diamants, en témoignage de reconnaissance pour les inoubliables services qu'il a rendus sous le règne de trois empereurs.

M. Zola a déclaré à un reporter anglais que *Rome*, son prochain volume, aurait un millier de pages.

Cette déclaration a donné l'idée de rechercher combien de pages comportent les autres ouvrages dont se compose la série des Rougon-Macquart, et voici ce qui a été trouvé :

La Débâcle, 636 pages; *Germinal* 591 pages; *l'Assommoir*, 568 pages; *Nana*, *Au bonheur des dames* et la *Terre* varient entre 500 à 520 pages. L'ouvrage le plus court de Zola est le *Rêve* 310 pages; puis viennent le *Ventre de Paris*, 358 pages; la *Fortune des Rougon*, 385 pages. Les autres ont de 400 à 500 pages.

Les vingt volumes de la série forment un total de 9,980 pages, ce qui, avec *Rome*, fera 10,980, soit une moyenne de 500 pages par volume.

Les manuscrits de Zola livrés à l'impression ne sont pas ceux de l'auteur, ce sont des copies; les manuscrits autographes sont reliés et, par conséquent, conservés par le maître de Médan qui a, paraît-il, l'intention d'en faire don à l'Académie,... quand il en sera.

Les reliques de Nelson.

Il vient d'avoir lieu, à Londres, une vente d'objets d'art, d'un très haut intérêt, cet intérêt s'attachant encore plus aux souvenirs qu'ils rappellent qu'à leur valeur intrinsèque. C'était, en effet, des objets ayant appartenu à l'amiral Nelson et qui proviennent de la collection de son petit-neveu.

Parmi les lots mis aux enchères, il faut citer l'aigrette en diamants, qui fut offerte à Nelson par le Sultan après la bataille du Nil; un collier de brillants détachés du sabre d'honneur qu'il reçut du roi de Naples; les pièces d'un service de table qui lui fut offert par des comités spéciaux au lendemain des victoires navales du Nil et de Copenhague; l'encrier de l'amiral; le casque en or qui lui fut offert en 1797 avec le titre de citoyen de Londres et enfin le sabre en or émaillé, don des capitaines de la flotte après la bataille du Nil. Ajoutons à cette liste les dix médailles et insignes que Nelson portait sur lui à la bataille de Trafalgar.

Le valet de chambre écossais de la reine Victoria, qui avait succédé au fameux John Brown et qui accompagné la reine dans ses voyages en France, vient de mourir.

La reine a contremandé la musique qui devait jouer ce jour-là à Windsor, sur la terrasse.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Nous avons tous en nous la racine d'un vice et la fleur d'une vertu.

Un homme est-il mort, bien peu de personnes se préoccupent de lui. Va-t-il mieux ?.. chacun se fait inscrire à sa porte.

LA PRIME EN DANGER.

Il nous est arrivé, hier, des nouvelles alarmantes de Washington relativement à cette malheureuse question de la prime. On sait que mercredi prochain le contrôleur du Trésor doit accorder une nouvelle audition, celle-là définitive, aux producteurs de sucre. Or, il ne se trouve en ce moment à Washington aucun défenseur des intérêts de nos planteurs. Pas un de ces derniers n'a fait son apparition, pas même un de leurs avocats ne se présente pour défendre leur cause.

Cette situation étrange changera d'ici à mercredi, sans doute; en attendant, on conçoit l'alarme qui règne au camp de la prime.

Au Trésor même, on n'a pas l'air de beaucoup se préoccuper de cette affaire, comme si elle n'était pas de la première importance. Ainsi, pour étudier la question, si grave pourtant, de la constitutionalité de la prime, on s'en est tout simplement rapporté aux lumières d'un commis qui fera son rapport comme bon lui semblera.

Il est fort à craindre que l'on ne veuille retarder indéfiniment cette affaire parce que le Trésor, dit-on, est à vide et qu'il serait difficile d'en tirer les $5,000,000 voulus.

Après l'audition de mercredi prochain, 24 courant, le contrôleur rendra sa décision définitive et sans appel; et cela dans une question où il se trouve tout à la fois, le juge, le juri et l'avocat de la poursuite. Tout cela, il faut en convenir, n'est pas de nature à rassurer nos planteurs. La conduite du contrôleur Bowles semble louche à bien des personnes.

Une interview de M. Canovas.

Dans une interview avec un journaliste, M. Canovas Del Castillo, président du cabinet espagnol, s'est exprimé ainsi :

On ne peut pas faire des affirmations sur la durée probable de l'insurrection cubaine; mais on peut nourrir l'espoir fondé de la voir domptée pour la fin de l'année courante.

La défaite finale doit avoir lieu, j'en ai le ferme espoir, entretenu par les rapports du maréchal Martinez Campos, après la campagne d'automne. Actuellement le climat ne permet pas des opérations décisives.

Pour cette époque-là, le gouvernement fera un grand effort. Des renforts considérables, très supérieurs à ceux que le général en chef juge indispensables, seront expédiés à Cuba. Une nombreuse flottille bloquera les côtes, 50 ou 60,000 soldats seront alors réunis contre les révoltés. Ces forces seront pourvues de tous les éléments militaires les plus modernes et les plus parfaits, armement, artillerie légère, santé, campement, etc.

Nous ferons les sacrifices d'un seul coup au lieu de les faire petit à petit, et nous attendrons un résultat définitif de cet effort, mais quelle que soit l'issue de ces mesures, si elles étaient insuffisantes, elles seraient suivies de toutes celles nécessaires pour rétablir l'ordre à Cuba, l'Espagne étant unanimement décidée à conserver sa domination.

CONSÉQUENCE FATALE.

Le *Journal officiel* publiera prochainement l'arrêté ministériel ci-dessous, conséquence fatale des derniers votes de la Chambre française sur le dégrèvement des boissons et l'augmentation des droits sur l'alcool :

Considérant :

1° Que l'augmentation des droits sur l'alcool ne portera ses fruits que si la consommation elle-même de l'alcool augmente ;

2° Que le devoir de tout bon citoyen est d'aider à ce résultat dans la mesure de ses ressources ;

3° Que, par exemple, chaque fois qu'un citoyen français prend un petit verre d'eau-de-vie après son repas, il rend un service à son pays, proportionnel à la quantité de l'alcool absorbé, sentiment qui est de nature à corroborer encore le plaisir qu'il éprouve ;

4° Que, dans ces conditions-là, l'ivrognerie, qui reste toujours blâmable au point de vue moral, cesse de l'être au point de vue patriotique ;

5° Qu'il s'est fondé il y a longtemps déjà, sur toute l'étendue du territoire, des Sociétés dites de tempérance ayant précisément pour objet de combattre les progrès de l'alcoolisme ;

6° Que le but de ces Sociétés devient aujourd'hui contradictoire avec les intentions de la loi sur l'alcool et l'intérêt du pays ;

7° Que par conséquent les *Sociétés de tempérance* sont un danger public et ne peuvent qu'entraver l'équilibre budgétaire ; qu'il serait, au contraire, du devoir des bons citoyens de provoquer la fondation de *Sociétés d'intempérance*,

Décrète :

Toutes les *Sociétés de tempérance* actuellement existantes sont supprimées.

Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Pour copie conforme :

ALFRED CAPUS.

Une proposition tendant à la suppression de la peine de mort a été déposé à la Chambre. On en parle chez M. de X... Une dame dit :

—Mais, enfin, il y a des criminels qu'on ne peut faire autrement que de guillotiner, car ils l'ont mérité cent fois !

Et la dame ayant cité le nom d'un malfaiteur célèbre, un monsieur se récrie.

—Quoi donc ? reprend la dame : ne l'auriez-vous pas laissé guillotiner, vous ?

Le monsieur, complaisant :

—Si, si !.., mais dans une certaine mesure !

ARTISTES FRANÇAIS EN RUSSIE.

Une nouvelle assez singulière nous est parvenue ces jours-ci, relatant l'aventure survenue à quelques-unes des plus charmantes artistes en tournée au pays des roubles. L'impressario, peu scrupuleux, a, paraît-il, quitté *ex abrupto* ses pensionnaires, les laissant sans ressources et même, circonstance aggravante, ayant emprunté de l'argent sur leurs gages, qui furent ainsi retenus par des créanciers intransigeants. Il n'y a donc pas qu'à la Nouvelle-Orléans que semblable chose arrive.

Bref, il n'a fallu rien moins que la gracieuse intervention du Tsar pour venir en aide à ces charmantes interprètes de l'art français.

Il n'est pourtant pas bien loin le temps où les Jarrett, les Strakosch et les Schumann faisaient de véritables ponts d'or aux étoiles de notre théâtre. Mmes Sarah Bernhardt et Jeanne Hading, MM. Coquelin et Febvre, pour ne citer que ceux qui ont cueilli tout récemment des lauriers chez les Russes, ceux-là, du moins, n'ont pas eu à se plaindre de leur séjour à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiew et à Odessa.

M. FREDERIC FEBVRE.

N'est-ce pas M. Febvre qui racontait naguère que M. Solotzow, directeur du théâtre de Kiew, et sa femme, Mme Klébowa Solotzow, lui avaient offert, à l'occasion de son succès dans *Tartufe*, une couronne en argent massif et une magnifique chope en vermeil ? Le comédien venait de jouer la dernière scène du chef-d'œuvre de Molière quand M. et Mme Solotzow parurent avec leurs présents.

Des applaudissements partirent de la salle, et, en même temps, du cintre, on lança une pluie de petits papiers bleus, blancs et rouges.

—J'étais très ému, ajoutait M. Febvre, et je me demandais comment je pourrais montrer au public combien cette manifestation me touchait, lorsque j'eus l'idée de mettre quelques-uns de ces papiers sur mon cœur : ce furent alors de véritables trépignements d'enthousiasme, si bien que M. et Mme Solotzow et moi nous nous embrassâmes comme du pain : la triple alliance,—la vraie, monsieur, la triple alliance artistique !

Parmi les artistes qui se sont le plus distingués en Russie, il faut citer M. Guitry, qui a poursuivi une très longue carrière au théâtre Michel, au cours de laquelle il a eu le rare privilège de donner des leçons de diction à quelques membres de la famille impériale. Un autre artiste contemporain, M. Worms, qui joue avec tant de succès le rôle de Ryons dans l'*Ami des femmes*, a, lui aussi, longuement séjourné à Saint-Pétersbourg.

D'ailleurs ce n'est pas d'aujourd'hui que l'art dramatique français a droit de cité chez les Russes. En effet, dès 1686, Molière était joué dans les appartements de la Tsarine par les dames du palais impérial.

Mais c'est seulement un demi-siècle plus tard qu'une troupe française put donner des représentations à Pétersbourg.

Pour ne parler que des artistes de ce siècle, Mme Dorval fut l'une des premières à faire applaudir le genre dramatique français sur les scènes russes.

A quelques années de là, c'était le tour de Bressant, qui ne passa pas moins de sept années à Saint-Pétersbourg, où il fut le héros de toutes les fêtes, le convive adulé de tous les grands dîners. On sait qu'il eut à payer un dédit de 20,000 francs aux Variétés pour cette fugue éclatante. Rachel s'était déjà fait acclamer au théâtre Michel où, pour aller l'entendre, les étudiants vendaient jusqu'à leurs habits.

Puis vint Mme Arnould-Plessy, dont les démêlés avec la Comédie-Française sont restés célèbres. Une autre triomphatrice fut Mme Allan, l'incomparable interprète de Musset, qu'elle fit plus tard applaudir à la Comédie-Française. Madeleine Brohan, dans tout l'éclat de sa radieuse beauté, fit les beaux soirs du théâtre Michel, à l'époque de la mission extraordinaire du duc de Morny en Russie.

Mais la liste est longue de ceux et de celles qui honorèrent l'art dramatique français par delà le Danube. Céline Montaland et Mlle Delaporte y passèrent l'une deux ans et l'autre plus de six années. Desclée y inspira à un jeune officier une passion dont le dénouement fut tragique.

Citons encore Mmes Tholer, Pasca, Sisos, Maria Legault, Jeanne Granier, Judic, Théo, Decroza, Lender, Ugalde; MM. Dupuis, Nertann, Valbel, Candé, Durouy, etc., cent autres encore, triomphateurs d'hier et de demain.

Ceux-là du moins font oublier la mésaventure arrivée ces jours derniers aux malheureux envers qui la sollicitude du Tsar vient de se manifester d'une façon si touchante.

ORSINI ET MAZZINI.

M. Estancelin adresse à un journal de Paris le récit suivant qui paraît établir que Napoléon III aurait été carbonaro et aurait été poussé par les carbonari à faire la guerre d'Italie :

Vers le milieu du mois de décembre 1859, un matin, à dix heures, j'étais assis, à Nice, sur un banc de la promenade des Anglais, avec un vieux diplomate italien, cousin du comte de Cavour, le comte de Salmour, qui chauffait au soleil ses rhumatismes et sa goutte. Les journaux avaient annoncé l'arrivée à Nice du prince Napoléon, qui venait faire une visite au roi de Wurtemberg, son oncle ; on faisait aussi courir le bruit de son mariage avec la princesse Clotilde, mais en France personne ne croyait alors à cette nouvelle, qu'on ne prenait pas au sérieux.

On parlait des échecs matrimoniaux du prince, refusé, disait-on, par la princesse Wasa.

Tout à coup passe devant nous, suivant le bord de la mer, le prince dont précisément nous parlions :

—Voilà le prince qui va faire une visite matinale au roi de Wurtemberg, dis-je.

—Il va plus loin, me répond le comte de Salmour.

—Bah ! est ce qu'il y aurait quelque chose de sérieux dans ces bruits de mariage à Turin ?...

—Eh ! mon cher, s'il nous apporte la Lombardie en dot !!!

—Ah ! vous m'en direz tant !...

Mais attendez au moins que vous puissiez célébrer le mariage dans la cathédrale de Milan !

—Tenez la chose pour faite, me répond le comte de Salmour avec une accentuation qui me donna la preuve de la conviction profonde de mon interlocuteur.

Je fus singulièrement surpris de cette communication, dont rien alors n'indiquait la confirmation à brève échéance.

Le même jour, dans l'après-midi, j'allai faire une visite à une Anglaise, mariée à un Hongrois—la comtesse X.... On ne voyait jamais le mari; on racontait, dans le monde, qu'éprise de la cause du Hongrois, l'Anglaise avait épousé, par amour de la Hongrie, le comte, qui avait joué, avec Kossuth, un rôle important dans la révolution, écrasée par les troupes austro-russes.

Ce jour-là, par extraordinaire, le comte était à Nice, et chez sa femme; c'était un fort belle homme blond, avec de beaux yeux, d'un bleu d'acier, qui donnaient à sa physionomie une expression d'audace, de résolution, d'énergie, qui me frappa singulièrement.

Le rôle joué par le comte dans la révolution hongroise, son arrivée à Nice coïncidant avec celle du prince Napoléon, me firent supposer qu'il était venu pour voir le prince Napoléon.

Nous causons politique ; naturellement, nous parlons de l'empereur Napoléon III. Tout à coup, mon interlocuteur me dit :

—Je suis arrivé—"par hasard"—à Paris le jour de l'attentat d'Orsini.

Ce "par hasard" me produisit une certaine impression instinctive.

—Je crois, poursuivit-il, que nous aurons bientôt du nouveau. Les patriotes italiens voulaient "fêter" à leur façon l'anniversaire de l'attentat d'Orsini.

Mais je sais de bonne source que Mazzini a reçu, il y a peu de temps, la visite d'un individu ayant des rapports avec la police impériale, qui lui a dit :

"Nous connaissons vos projets; mais ne vous pressez pas, attendez et vous aurez du "nouveau" bientôt."

"Donc nous allons avoir du "nouveau," me dit le compte. Quoi ? Je ne sais."

Moins de quinze jours après éclatait le compliment de l'empereur à M. de Hubner, et, avant de quitter Nice, j'avais vu passer au large la flotte française allant à Gênes, et vu ainsi se réaliser les prophéties politiques du comte de Salmour et du patriote hongrois.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Mœurs Electorales Anglaises.

Presse Associée.

Londres 20 juillet — Les nombreux politiciens américains, en ce moment à Londres, se sont très intéressés aux élections anglaises et en sont très surpris. Ils ont été surtout étonnés de voir des ouvriers conduits aux places de vote dans d'élégantes voitures, avec cocher et valet de pied, et indignés de la brutalité montrée par la populace anglaise en diverses occasions.

Par exemple, au moment où Lady Mountmorres entrait dans sa voiture à Mile End, après le dépouillement du scrutin, un individu s'est précipité en criant : "C'est elle qui en est la cause," et a frappé la dame à la figure et l'a renversée. Le coup a été si violent que lady Mountmorres est restée sans connaissance pendant quelque temps.

La composition du Parlement Anglais.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—Personne ne semble mieux se rendre compte de la situation que M. McKelway, directeur du *Brooklyn Eagle*, qui a récemment écrit une lettre au *Times*, dont la substance a été envoyée par la "Presse Associée."

Aujourd'hui, au cours d'une interview, M. McKelway s'est exprimé ainsi : Le Parlement anglais aura une majorité conservatrice sur tous les groupes, y compris celui des Libéraux Unionistes.

Les questions contre lesquelles les électeurs se sont prononcés sont les réformes somptuaires que veulent expérimenter les syndicats-ouvriers et les Socialistes.

Les questions remises pour le présent sont le Home Rule, la désaffection de l'Eglise du Pays de Galles et l'abolition de la Chambre des Lords. Les questions mises en avant sont la réforme des lois, et une politique d'augmentation plutôt que de diminution des libertés locales de l'Irlande; un développement vigoureux des colonies, et, éventuellement, le bimétallisme, se bornant, toutefois, à l'usage international de l'argent sur sa valeur comparative avec l'or.

Les chefs des deux partis ont donné à M. McKelway l'assurance qu'aucun changement n'aura lieu dans les relations amicales de l'Angleterre avec le gouvernement et le peuple des Etats-Unis.

La défaite de M. Everett.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—Le *Times* publie une longue lettre expliquant la défaite de M. Richard Everett, représentant libéral de la division sud-est du Suffolk depuis plusieurs années. M. Everett a de grands intérêts aux Etats Unis, et il a présenté en février dernier une loi tendant à faire nommer par la Grande Bretagne des délégués à une conférence monétaire internationale; et c'est principalement à cette circonstance que le sénateur Walcott, du Colorado, doit d'avoir pu faire voter une résolution d'après laquelle le gouvernement des Etats Unis a nommé des délégués à la conférence proposée.

Suivant la lettre du *Times*, la politique bi-métalliste de M. Everett n'est pas la cause de sa défaite, mais elle est le résultat du fait qu'il a soutenu le veto d'une loi d'intérêt local.

Ruiné aux Courses.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—Le prince François de Teck, dont le jeu inconsidéré aux courses est depuis longtemps notoire, s'est finalement trouvé dans l'embarras.

Quoique sa famille et lui-même fussent pauvres, il a récemment parié avec un bookmaker bien connu, 10,000 livres sterling contre une, qu'un cheval gagnerait. Ce cheval, regardé comme une absolue certitude, a cependant été battu, et le prince n'a pu payer. Cette affaire a causé un grand scandale, et finalement le prince de Galles, le duc d'York et le prince Adolphus de Teck, gendre du duc de Westminster, ont versé les 10,000 livres. Le prince François partira pour les Indes.

Les Américains en Europe.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—Le sénateur McMillan, du Michigan, est à l'hôtel Savoy. Sa santé s'est beaucoup améliorée depuis son séjour à Carlsbad, et il passera quinze jours dans les Galles avant son retour aux Etats Unis.

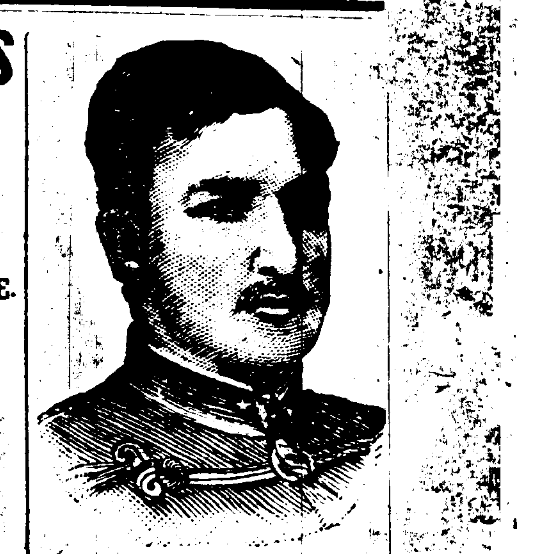
L'ex-maire Hugh Grant et sa femme sont revenus de Suisse; ils partiront pour les Etats-Unis à la fin du mois. Tout indique qu'il y aura bientôt à bord des steamers une affluence de passagers telle qu'on n'en a jamais vue.

Un grand nombre d'Américains retournent chez eux un mois plus tôt qu'ils ne comptaient, par suite de l'impossibilité de trouver des places sur les paquebots partant en août, septembre et octobre. Il y a un nombre exceptionnel de résidents des côtes du Pacifique en Europe cette année; la plupart d'entre eux se trouvent maintenant sur le continent.

Mme Haggins part samedi prochain du Hâvre pour New York. Mademoiselle Edith Pillsbury, de San Francisco, est partie pour l'Ecosse. Mme Hearst, qui vient de visiter la Norwège, part aujourd'hui pour Stockholm; elle restera quinze jours en Suède.

Le prince et la princesse Hatzfeld ont donné cette semaine un dîner en l'honneur de M. H. de Young, propriétaire du *Chronicle* de San Francisco, et de Mme de Young.

Sir Henry Irving a offert à M. et Mme de Young un souper auquel assistaient l'hon. George J. Goschen, premier lord de l'amirauté et beaucoup d'Anglais très connus.



Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

Presse Associée.

Paris, 20 juillet—Le *Mémorial Diplomatique* annonce aujourd'hui que le duc de Saxe-Cobourg-Gotha va résigner ses fonctions et son titre en octobre prochain.

Le Nouveau Commandant en Chef de l'Armée Anglaise.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—On regarde comme certaine la nomination du duc de Connaught au commandement en chef de l'armée anglaise, en remplacement du duc de Cambridge.

Les chevaux de course américains.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—Les Anglais se réjouissent de la façon dont M. Michael F. Dwyer perd tous ses chevaux dans les prix à réclamer, et les méthodes de l'écurie américaine sont déblatérées de nouveau.

Il y a cependant des raisons de croire que M. Dwyer est désireux de se débarrasser de ses chevaux à n'importe quel prix, et il est très satisfait de la somme qu'il a obtenue jeudi pour Don Alonzo. Ce cheval avait été entre les mains des vétérinaires avant la course, et s'il lui a été permis de courir à moins qu'il ne fut désirable de s'en [illegible], est une question que se [illegible] hui les Anglais.

M. Dwyer, d'après les règlements, a réclamé le gagnant de la course, Primrose Knight, et l'a payé 500 livres sterling.

Si une nouvelle preuve de la brutalité de la populace anglaise était nécessaire, elle a été fournie hier dans le district est de Norfolk, où H. Rider Haggard, le nouvelliste, était le candidat conservateur. Il a fait une tournée dans la circonscription dans une voiture attelée de quatre chevaux, et, à plusieurs reprises, a été reçu de la façon la plus outrageante, et, en quelques occasions, assailli à coups de pierre.

Près de Ladham, une demoiselle Hartcup, accompagnant M. Haggard a été blessé à la tête par une pierre lancée de la foule. A Stalham, M. Haggard et les personnes qui l'accompagnaient ont dû se réfugier dans un hôtel où ils ont été assiégés par la populace.

Des détachements de police ont été envoyés de Walsham, de Norwich et de Yarmouth, et le candidat et ses amis ont été délivrés à deux heures du matin.

Les huit cents individus environ qui assiégeaient l'hôtel se sont enfuis à l'apparition de la police, et M. Haggard a pu retourner à Walsham sous l'escorte d'une garde montée. Mlle Hartcup était si grièvement blessée qu'elle a dû demeurer à l'hôtel.

A son arrivée à Walsham, M. Haggard a reçu une ovation ; il a prononcé un speech dans lequel il a déclaré que dans tous ses voyages il n'a jamais été témoin d'une conduite aussi lâche et aussi odieuse.

M. Haggard n'a pas été élu ; l'élection de ce district a donné le résultat suivant :

R. J. Price, lib., député sortant, 4,606 ; H. Rider Haggard, cons., 4,408.

Résultats Généraux.

Presse Associée.

Londres, 20 juillet—A deux heures de l'après midi, les résultats connus donnaient les chiffres suivants : Conservateurs, 273; Unionistes, 47; total, 340. Libéraux, 97 ; McCarthystes, 46 ; Parnellistes, 6 ; Ouvriers, 2 ; total, 151.

Gains des Conservateurs, 61.

Nouvelles Américaines.

L'affaire Durant.

Presse Associée.

San Francisco, 20 juillet—La police prétend avoir trouvé une femme dont le témoignage sera de la plus grande importance dans le procès de Théodore Durant, accusé de l'assassinat commis dans l'église Emmanuel, qui doit commencer lundi.

On se rappelle que les détectives et la police ne pouvaient expliquer la disparition des vêtements ensanglantés, si Durant est le meurtrier de Minnie Williams.

L'état du corps de la victime donne à croire que les habits de l'assassin ont été couverts de sang. Le sang qui a jailli sur le mur indique qu'une lutte a eu lieu.

Avec une attention minutieuse la police a examiné tous les coins et recoins de l'église, mais elle n'a trouvé aucune trace des vêtements. Elle n'a rien trouvé non plus au domicile de Durant. L'insuccès de ces recherches devait embarrasser le ministère public.

D'une singulière façon, il a été découvert que si Durant est l'assassin et a agi avec Minnie Williams comme avec les autres de l'église, il n'y aurait pas de traces de sang sur ses habits. La poursuite a trouvé un témoin qui, sous serment, racontera les agissements de Durant dans une autre affaire que l'assassinat. Ce témoignage sera de la plus haute importance dans le cas.

Le Pétrole américain.

Presse Associée.

Washington, 20 juillet—Le consul des Etats-Unis à Luxembourg, M. Murphy, informe le gouvernement de Washington que le prix du pétrole, si élevé en avril, mai et juin, est maintenant tombé à cinq cents le litre, et que le pétrole américain y est presque aussi bon marché qu'avant la hausse.